

La gazette de la lucarne

n° 41

La Lucarne des Écrivains, 115 rue de l'Ourcq, 75019 Paris – tél./fax : 01 40 05 91 51 – <http://lucarnedesecrivains.free.fr>

ÉDITORIAL

Chers lecteurs,

Je vous invite humblement à picorer les miettes de littérature semées entre ces pages, à l'image du coq très joliment évoqué par Patrick Le Divenah (ci-contre). Vous y trouverez beaucoup de poésie et quelques courts récits. De la légèreté, encore, mais aussi des textes contre la légèreté – réponse espiègle au thème du mois passé ! Nous revivons également la fin de l'été avec Fabienne Schmitt et coupons les carottes avec Marc Albert-Levin... Feuilletez, lisez et éparpillez-vous. Laissez-vous porter comme les feuilles des arbres en ce mois d'octobre.

Jean-Baptiste Féline

PAN SUR LA GAZETTE

Dans le numéro 40, nous avons attribué un article à Paul Lunven un article dû à Paule Lunven. Rassurons nos abonnés. Cette auteure n'a pas changé de sexe. Nous profitons de l'occasion pour signaler son premier roman, récemment paru chez Arcadia, dont l'intrigue est centrée sur un atelier d'écriture : *Cache cache & mat.*

Le reniement de Pierre

PATRICK LE DIVENAH

Ah ! Si le coq avait été une poule ! Jamais il n'aurait chanté. Jamais il n'aurait permis à la prophétie de s'accomplir, par laquelle Jésus avait prédit à Pierre : « Avant que le coq ne chante, tu m'auras renié par trois fois. »

Et Pierre, malgré toutes ses dénégations préalables, avait renié son Maître par trois fois. Et le coq avait chanté. Il fallait bien qu'après les reniements un nouveau jour se lève. Le dernier jour pour Jésus (quoique...).

Bien sûr le coq n'était pas conscient du rôle qu'il jouait dans cette tragédie (qui, d'ailleurs, en avait conscience, à l'exception d'un seul ?).

À chaque fois que je lis ou que j'entends ce texte, je me demande ce qui se serait passé si, au lieu d'un coq, ç'avait été un homme. Un cornicen romain auquel Jésus aurait fait demander : « Demain, dès que le soleil point, tu sonnes du buccin ». L'aurait-il fait à coup sûr ? (Bien entendu, auparavant, Jésus aurait dit à Pierre : « Avant que le buccin ne sonne, tu m'auras renié par trois fois. »)

À chaque fois que je lis ou que j'entends ce texte, je me dis que si j'avais été au courant – une oreille qui traîne, comme

ça –, j'aurais étranglé le coq juste à temps. Mais ça n'aurait servi à rien car il faut que les prophéties s'accomplissent. Je suis certain

qu'il y avait un coq de rechange. S'il n'y avait eu qu'une poule, elle aurait caqueté le soir même. Un hibou ou une chouette n'auraient pas non plus annoncé le jour. Et si ça s'était passé ailleurs ? Est-ce qu'en Afrique c'est le sifflet gazouillant du loriot masqué ou le barrissement de l'éléphant qui aurait été préféré ? Est-ce le cygne trompette qui aurait prévalu en Amérique ? L'acanthize à croupion beige en Australie ? Qui, du chameau ou du capucin javanais, aurait été privilégié en Asie ? Sans doute est-ce le coq, en fait, qui aurait conservé ce grave privilège, quel que soit le continent. Simplement, au Japon il aurait fait « kokekoko », mais en Islande « gaggalagagga-lago ».

Un peu partout dans le monde, le coq se réveille pour nous réveiller.



PATRICK LE DIVENAH



Michel Deville ?

**Un homme exquis aux exquis mots...
Un homme discret connu pour son cinéma...
Un mage de l'image... un magicien du rien.
Michel Deville ? Mais Michel Deschamps ?
En cinq questions, cinq récréations et deux conclusions.**

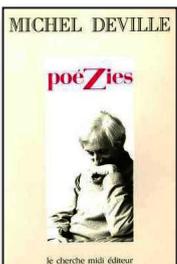
Une interview d'Armel Louis



Les haïkus du loup hilare, Atelier des champs, 2011, 13 €.



Vous désirez ?, éditions du Seuil, 2007, 13 €.



Poézies, Le Cherche Midi éditeur, 1990, 13,50 €.

Armel Louis : Entre le cinéaste, le poète et le photographe, quelle compagnie préférez-vous ?

Michel Deville : Une quatrième : celle des femmes.

A. L. : De vos Poézies à Vous désirez ?, vous naviguez parmi zeux, fantaisie et dérision. La Poésie, z'est pas zérieux ?

M. D. : Si, la poésie, c'est sérieux. C'est moi qui ne le suis pas.

A. L. : Comment réconciliez-vous l'image poétique et l'image photographique dans votre dernier recueil Les haïkus du loup hilare ?

M. D. : Je n'ai pas eu à les réconcilier : elles n'étaient pas fâchées.

A. L. : Le zinéma, z'est fini ?

M. D. : Non. Je continue d'y aller deux ou trois fois par semaine.

A. L. : À Boulogne, vous cultivez enfin votre jardin ?

M. D. : Non. C'est ma femme, Rosalinde, qui le fait. Comme elle fait tout, d'ailleurs. Moi, je regarde.

A. L. : Écrivez un Épithalame épicurien pour Rosalinde.

M. D. : « Épithalame : poème composé à l'occasion d'un mariage, en l'honneur des nouveaux mariés » (Petit Robert). Ayant épousé Rosalinde il y a plus de trente-cinq ans, il y a prescription.

A. L. : Épinglez-nous l'Épitaïphe de la lectrice inconnue.

M. D. : « J'aurais aimé vous rencontrer » (cf. réponse à la première question).

A. L. : Étonnez-nous avec une Épître aux vivants qui veulent le rester.

M. D. : S'ils veulent le rester, ça les regarde. Je ne me mêle jamais des affaires des autres.

A. L. : Épicez-nous une Épigramme contre les libraires.

M. D. : Je refuse. Je n'ai rien contre les libraires. J'en ai même rencontré de gentils.

A. L. : Épiloguez sur un Épisode court et inconnu de l'Odyssée...

M. D. : Saviez-vous qu'Ulysse, sur la fin de sa vie, était devenu ingénieur du son ? Il travaillait à l'audi C. Les audis A et B étaient modernes, l'audi C plus vieillot. (Homère m'a tuer !)

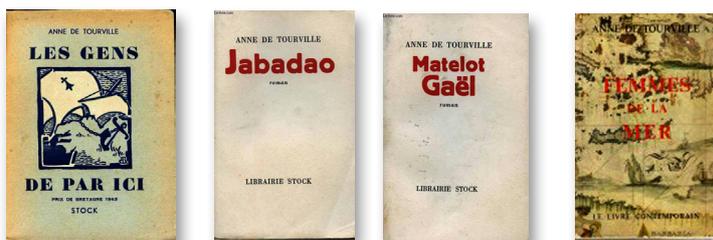
Pour conclure :

A. L. : Cinq épithètes façon capitaine Haddock.

M. D. : Je suis très inculte, je n'ai jamais lu Tintin. Donc je ne peux vous faire une réponse *ad hoc*.

A. L. : Votre mot de la faim ?

M. D. : C'est bientôt fini ? À quelle heure on mange ?



Anne de Tourville

Une plume et un univers envoutants

Parmi toutes les célébrations de dates de naissance ou de mort de figures célèbres, artistes et écrivains au premier chef – ou de non-célébration dans le cas sulfureux de Louis-Ferdinand Céline –, un anniversaire va forcément passer inaperçu, tant l’oubli a submergé cette plus que centenaire.

Il y a cent un ans, précisément le 26 août 1910, naissait en effet un étrange météore littéraire, qui obtint en 1951, il y a donc cinquante ans, le prix Fémina pour son deuxième livre et premier roman, au titre tout mystérieux, *Jabadao*. Cette écrivaine, Anne de Tourville – de son vrai nom, Anne Nouël de Tourville de Buzonnière – publia quatre livres entre 1944 et 1958, et puis plus rien alors qu’elle vécut jusqu’à l’âge de quatre-vingt-quatorze ans (2004), dans son village d’Ille-et-Vilaine.

Le premier de ses livres est un recueil de nouvelles stylistiquement étonnant, *Les gens de par ici*, couronné par le prix de Bretagne 1943, permettant à l’au-

teur d’être édité par une maison parisienne, Stock. Des textes ancrés dans une Bretagne profonde, humble, prétexte à une écriture puissamment poétique dans un univers superstitieux, lent et fantastique entre Nerval et Maupassant, lui donnant une certaine notoriété.

Le second, *Jabadao* – du nom d’une danse bretonne très ancienne, survivance probable de quelques rites magiques primitifs – relate dans un style plus accessible, mais tout autant poétique, le conflit entre deux villages, entre l’ordre ancien et l’ordre nouveau, autour d’un personnage hors du commun, la terrible Katell Dalenn. Celle-ci, subitement veuve et femme la plus riche du coin, s’évertuera à consolider sa fortune pour son fils la trahissant par son mariage au profit d’une créature du village des montagnes. Centré sur la cérémonie nuptiale, le roman tragique se dénoue d’une manière à la fois réaliste et merveilleuse. Il permit à Anne de Tourville d’obtenir un vaste public de ce roman

maintes fois réédité dans la décennie.

Deux ans plus tard, en 1953, paraît un roman plus épais, toujours chez Stock, *Matelot Gaël*, qui prend prétexte d’un jeune garçon de seize ans pour raconter, par-delà les mers, la vie rude et les femmes-égérie, une quête spirituelle, artistique et amoureuse où l’on retrouve cette patte si caractéristique de son style très imagé, profondément ancré dans l’esprit des gens simples, des marins.

Enfin *Femmes de la Mer* est édité en 1958 dans la collection de Pierre Mac Orlan. On y trouve le récit et l’histoire de quelques-unes des centaines de femmes qui ont navigué. Femmes mythologiques, amazones de la mer, femmes corsaires, navigatrices, pêcheuses, héroïnes qui ont marqué l’histoire maritime.

Alors quatre bonnes raisons de découvrir, à *La Lucarne des Écrivains*, ces titres retrouvés chez des bouquinistes de Bretagne et d’ailleurs.

SOMMAIRE

page 1
Édito,
J.-B. Féline.
et
Le reniement de Pierre,
P. Le Divenah.

page 2-3
Michel Deville?
Interview de A. Louis.
et
Anne de Tourville.

page 4
Le calembouriste,
P. Le Divenah.

page 5
Les soirées de La Lucarne
et
Distribution et diffusion.

page 6-7
Poèmes contre la légèreté,
J. Grieu
et P. de Trazegnies.

page 8
Poèmes,
F. Schmitt
et
A. Dovilas.

page 9
La belle manière,
M. Albert-Levin.
et
poème de S. Hérout.

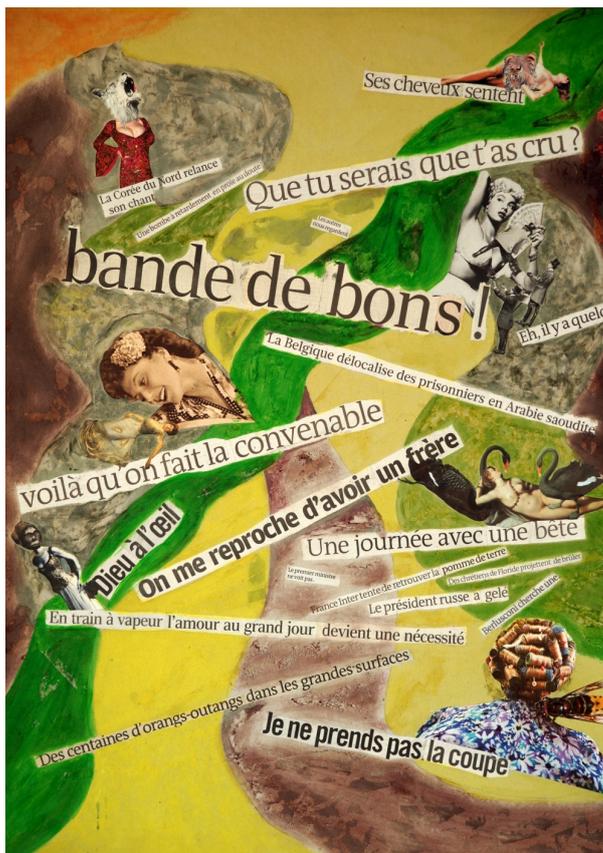
page 10
Poèmes,
E. Berland
et
M.-C. Escalier.

page 11
La femme sans barbe,
P. Desalmand.

page 12
Ma pause Autogrill,
J.-B. Féline.

Le Calembouriste

PATRICK LE DIVENAH



DETOURNEMENTS, PATRICK LE DIVENAH

Certes, elle aimait beaucoup son mari Séraphin. Mais cela devenait intolérable, vraiment insupportable. Et même invivable. Il ne pouvait s'arrêter de faire des calembours.

Pas une phrase n'y échappait. Lorsqu'elle l'avait épousé, il manifestait déjà une fâcheuse tendance aux jeux de mots, mais avec le temps cette manie avait empiré, avait acquis l'emprise d'une drogue dont il ne pouvait plus se désaccoutumer. Elle s'était même accentuée à la naissance de chaque enfant. Ils en avaient huit. Huit qui, peu à peu, prenaient le même pli que leur père. L'épouse et mère devenait folle.

Ils devaient passer le réveillon avec leur bande d'amis fidèles qui partageaient chaque année cette soirée de fête, bien que tous aient de plus en plus de mal à supporter les calembours du copain Séraphin.

Le couple arriva bon dernier, retard qui surprit Séraphin car, d'habitude, sa femme aimait être des premières à la fête. Néanmoins, comme pour rattrapper le temps perdu, le mari se lança d'entrée de jeu dans ses calembours habituels, plus en forme que jamais.

« Alors Frédéric-rac, c'est gentil de nous inviter... au citron ! Tu as bonne mine (de charbon), dis donc ! Ça te réussit le passage à la nouvelle année... cromancie ! » L'autre restait coi. Un peu surpris, Séraphin attaqua la voisine : « Salut, Noémie-bémol ! Tu es en beauté... au citron ! Ça fait longtemps qu'on ne s'est pas rencontrés... molo ! » Il attendait une réponse, même une moquerie, qui ne vint pas. Lorsqu'il se tourna vers sa femme, celle-ci s'empressa d'aller parler avec quelqu'un d'autre. D'ailleurs, les conversations avaient repris et Séraphin tenta de s'y mêler. À quelqu'un qui se plaignait que tout allait de mal en pis, il ajouta : « ... senlit ! ». À un autre qui racontait avoir dû assister à deux enterrements, il s'exclama : « ... t'à l'eau, bien sûr ! ». Personne ne réagissait. D'habitude, ses amis se moquaient de lui, ou lui demandaient d'avoir pitié d'eux et d'aller se faire soigner. Cependant, ils l'avaient toujours toléré parce qu'ils aimaient bien sa femme et que lui-même pouvait, parfois, ne pas être inintéressant. Mais...

Mais cette fois rien, pas un mot,

pas une réponse. Au bout d'un quart d'heure il se tut, au bout d'une demi-heure il s'assit dans un coin, au bout de trois quarts d'heure il sombra dans la morosité. Il ne comprenait rien à ce qui lui arrivait. Cela ressemblait fort à un complot. Mais qui en était l'instigateur ? À ce moment, il saisit un échange de regards complices entre sa femme et leur hôte. Ce fut le déclic. Il se leva brusquement. « C'est toi la responsable, c'est toi qui a tout manigancé ! Comment as-tu osé ?

— Le responsable c'est toi, répliqua-t-elle. Je dirais même le coupable. Mais il fallait bien te le faire comprendre une fois pour toutes. Maintenant cela fait une heure, continua-t-elle en s'adressant à son entourage : je pense que Séraphin a saisi que ça pourrait devenir définitif ! » Le mari oscillait entre la rage de s'être fait piéger et le soulagement de retrouver le contact avec ses amis et plus encore avec sa femme.

« Ma chérie, tout de même, c'est une idée machiavélique !

— ... queur de prune, mon amour.

— Alors, Frédéric, tout le monde était donc dans le coup ?

— ... teau à beurre, mon cher, teau à beurre !

— Noémie, même toi !

— ... l'à matelas, mon gros ! »

Site : <http://prosesie.free.fr>

Soirées de la Lucarne

Lundi 17 octobre à 19 h 30

Soirée avec l'Atelier de l'agneau

Création littéraire : lancement, présentation et lectures d'une nouvelle revue *L'intranquille*.

Mardi 18 octobre à 19 h 30

Soirée « Lectures des îles »

Avec Jean Métellus, poète haïtien, qui revendique pour les écrivains haïtiens, la liberté de ne pas s'enfermer dans le régionalisme ; et Patrice Ganot, poète guadeloupéen, pour *Puis le choix de l'atome*. Un ouvrage qui révèle à travers une écriture poétique contemporaine originale, un poète de la lignée de Mallarmé ou de Saint-John Perse.

Mercredi 19 octobre à 18 h

Vernissage des peintures photographiques de Danielle Grekoff

« Au début était la couleur, l'onctuosité de la matière s'alliait à la rugosité de la toile, à la douceur du papier, je peignais. Le temps passant, il me vint un désir de gris, de noir, de blanc. Dans le silence et l'obscurité d'un laboratoire, je m'éveillai au mystère, à la magie du tirage argentique. Depuis 2006, je photographie, au fil du temps, les herbes au bord du chemin, les murs balafrés, les êtres rencontrés. »

Exposition du 17 octobre au 5 novembre.

Vendredi 21 octobre à 19 h 30

Soirée théâtrale (fête sainte Céline) *Y en a que ça emmerde de Louis-Ferdinand Céline*

À l'occasion du 50^e anniversaire de sa mort, Stanislas de la Tousche nous raconte la vie du poète Céline, au point incertain où l'homme et l'oeuvre semblent se fondre.

Le comédien interprète Céline à merveille, au travers de textes rarement mis en scène. La troublante ressemblance physique entre l'acteur et le personnage vieillissant que Céline a immortalisé dans les interviews amène une jubilation inattendue dans ce vomissement de colère.

Samedi 5 novembre à 19 h 30

Soirée Cirque

autour de l'inventeur du trapèze volant, Jules Léotard, né en 1848, en présence de Noël Herpe qui présente *Pirouettes et Collants blancs* (Mercure de France) et de Michèle Pachany-Léotard, arrière-petite fille de l'inventeur, pour *La course aux trapèzes volants* de Pierre Lartigue (éditeur éponyme).

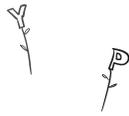
Plus de détails sur : <http://lucarnedesecrivains.free.fr>
La Lucarne des Écrivains, 115 rue de l'Ourcq, 75019 Paris - Tél. : 01 40 05 91 51.

INFOS PRATIQUES Distribution et diffusion

Lors des discussions sur l'édition qui se tiennent à *La Lucarne*, je constate toujours un flottement sur la distinction entre la distribution et la diffusion. Cette confusion provient sans doute du fait que de nombreux organismes sont à la fois distributeurs et diffuseurs. La distribution concerne ce que les amateurs d'anglicismes appellent le *hard* pour en marquer le caractère concret : le stockage, l'expédition, la gestion des retours, la facturation. La diffusion est plus immatérielle puisqu'elle se rapporte au travail des représentants qui vont proposer

des titres aux libraires. Des petites maisons d'édition peuvent prendre en charge ces deux activités, mais la diffusion reste, dans ce cas, souvent aléatoire. D'autres maisons d'édition, de taille moyenne, peuvent déléguer la distribution, mais prendre en charge la diffusion (*Le Dilettante*, *La Différence*). Un éditeur peut même conserver la diffusion pour la zone proche et la déléguer pour le reste du territoire (*Arcadia éditions*).

Paul Desalmand



temps

PASCALE DE TRAZEGNIES

L'être humain est léger de s'appesantir sur lui-même, de se croire d'une telle importance. Il est léger d'oublier qu'il peut mourir à tout moment d'une balle perdue ou d'un chagrin fatal. Il est léger d'oublier que les enfants qu'il fait ne sont pas sa chose, sa projection, et il est léger de tellement vouloir leur plaire qu'il les pousse à la légère. Il est léger d'oublier de lire, et de lire à voix haute les mots lourds de sens et de musique et d'émotion dont ont besoin les cœurs angoissés. Et il est léger de prôner l'allègement dans l'écriture, qui, aujourd'hui n'est pas lourde, mais au contraire réduite à un bon slogan rallongé, étiré, émincé, telle une feuille de papier à cigarette. Il est léger de vouloir ainsi alléger la littérature quand celle-ci est faite des phrases de Rimbaud ou de Lautréamont qui roulent avec fracas et nous lamentent comme des milliers de lourds rochers.

Ah ! Un peu de poids sur nos âmes inquiètes ! Voilà ce que je souhaite aux années qui viennent. Creusons ! Ne restons pas à la surface. Ne passons pas comme des papillons. N'ayons pas des pensées aussi légères que des bulles de bande dessinée, mais des pensées profondes qui s'étendent, chargées de tout notre passé et de l'avenir confiant en l'homme ; il a besoin, pour survivre, de nourriture lourde, qui lui tienne au corps, qui lui donne la force.

Marchons sur terre le nez dans les étoiles, mais collons à cette terre, épousons-la. On n'a qu'elle. Aimons chaque pas sur elle, aimons nos seins qui tombent et nos paupières vacillantes, aimons la pesanteur du noyau : elle nous empêche de dériver à l'infini dans l'espace.

Il faut papillonner, survoler, sans faire vieux,
Tout voir en dilettante, ne rien prendre au sérieux,
Écouter l'air du temps sur les radios FM,
Là où tout reste fun pour mieux traîner sa flemme.
Tolstoï est un ringard, Proust est un dinosaure,
Et les nouveaux romans filent en météores...

Et vive le vacant, le nul, l'absentéisme !
Le grand secret du zen est-il dans l'athéisme ?
Mais sans cholestérol, alors ; ni glycémie.
Gare à d'hypotension, à la neurasthénie !
Heureusement Sécu veille sur nos santés,
Experte en déficiences, carences répétées...

Le gadget et l'ersatz sont ce qu'on fait de mieux.
C'est la futilité qui fait le plus sérieux.
Et seul le pesant d'or résiste et reste hostile,
À ce grand courant d'air conformiste et docile.
Dégraissage et maigreux seraient
les bons parcours ?
Et si légèreté, un jour, pesait trop lourd ?

Si l'euro lui aussi s'amincit tous les jours,
Nos dépenses, à la diète, auront-elles recours ?
L'État lui-même suit sa cure amaigrissante :
Son déficit, sa dette, essaient la même pente,
Rejoignant hôpitaux, retraites ou effectifs,
Qui semblent avoir besoin d'un très fort purgatif.

Tout cela allège-t-il du poids de l'existence ?
De celui des chagrins, des ans, ou de l'absence ?
Des illusions perdues, des deuils et des douleurs ?
De notre isolement, des questions et des peurs ?
Comme les jolies dames ignorant leur surpoids,
Des œillères avons-nous, cachant nos désarrois ?

Ode de fin d'été

FABIENNE SCHMITT

La ville dégrafe son corsage
Et se détend le long des quais
Entre le soleil et l'orage
Paris se tait

Délestée de ses résidents
Elle fait dorer ses pavés gris
En oubliant son fil du temps
Paris sourit

Sur ses trottoirs abandonnés
De vieux êtres courbent le dos
Seuls témoins dans certains quartiers
Paris a chaud

Moi aussi j'ai plié bagage
Vidé les tiroirs de ma tête
Embarqué vers d'autres rivages
Paris s'embête

J'ai laissé aux grands de la terre
Le combat des douleurs du monde
Toutes ces erreurs qui désespèrent
Paris se plombe

J'ai enterré toutes les rigueurs
L'iPad et les ordinateurs
Les obligeants, les obligés
Paris se leurre

Ainsi je suis restée cachée
Le corps posé sur l'infini
De l'écume et les yeux fermés
Paris s'oublie

Puis ma paresse bien essorée
J'ai laissé la vague à sa lame
Retour aux figures imposées
Paris se pâme

Des bruits gris ce matin m'éveillent
Senteurs de cahiers et de craie
Couleurs aimées de mon enfance
Paris renaît

Pourquoi j'éprouve tant de plaisir
Dans cette ville où tout me plaît
Même les jours de mauvais jours
Paris le sait

Ange et démon

ANDERSON DOVILAS

Il y a peu de gens
Dans ce monde
Et la terre est assoiffée d'espace

Quand vous dormez
Rêvez un siècle
Rêvez pour autant
De gens que possible

Quand vous dormez
Ouvrez les yeux
Pour que des gens
Puissent vivre dans ta lumière

Il y a très peu de gens
Dans ce monde
Quand vous marchez
Dites une prière
Un nom de lieu
Cher à vos pas
Quand vous parlez
Pensez à une voix lointaine
À des anonymes devenus muets
Par omission de sens

Il y a très peu de gens
dans ce monde
Et chaque jour on perd sa place

Poème inédit.
<http://www.poetesaparis.fr/anderson.htm>

La belle manière

Je sais par expérience qu'un affamé, par peur de mourir de faim, peut devenir cuisinier. Ce jour-là, en 1973, la faim m'avait fait entrer dans un restaurant végétarien du Lower East Side à New York qui portait le beau nom de *The Beautiful Way* (La Belle Manière). Mais ni dans les poches de ma veste, ni dans celles de mes jeans, il n'y avait le moindre billet, la moindre piécette qui me permette de commander des radis.

Au fond de la salle, assise devant une table, une petite dame blanche et blonde à lunette qui ressemblait à ma mère, lisait de longues colonnes de chiffres. J'ai toussoté pour qu'elle me remarque, et je lui ai demandé : « Est-ce que vous auriez besoin d'un cuisinier ? » Elle a levé le nez et m'a dit : « Je ne sais pas, il faut demander à Rick ». Rick, qu'elle m'avait montré du doigt, était un Afro-Américain de grande et belle taille, qui avait été, comme je l'ai appris par la suite, directeur musical de *Hair*, un spectacle célèbre des années 70, que l'on peut encore voir à l'affiche, quarante ans plus tard, dans les couloirs du métro parisien. Sa femme Gwen avait été danseuse aussi, mais



MARC ALBERT-LEVIN

tous deux s'étaient convertis à l'Adventisme du Septième Jour. Ils avaient ouvert, sur la Seconde Avenue, un restaurant végétarien rapidement devenu plutôt prospère et à la mode. Gwen portait des robes longues comme ces femmes de pionniers qu'on voit dans les westerns américains et qu'elles remontent à la hâte pour monter dans les

diligences, au moment de l'attaque des Indiens.

J'ai reposé ma question à Rick : « Est-ce que vous auriez besoin d'un cuisinier ? »

— Non, mais nous avons besoin de quelqu'un pour laver la vaisselle. »

Et c'est ainsi, après un certain temps d'initiation passé à laver la vaisselle, que j'ai appris de Gwen la belle manière (*the beautiful way*), la seule manière qui vaille, de couper les carottes. Elle m'a montré comment il fallait actionner un large couteau de haut en bas pour décapiter le tubercule orangé au ras de la touffe verte, afin que, patronne économe, elle n'ait plus besoin d'aller repêcher dans la poubelle les tronçons bien trop larges que j'avais eu l'audace d'y jeter.

Occis-mort

SYLVIE HÉROUT

Chaud et froid feu et glace.
 Chaque matin quand le soleil est roi
 juste après que j'en ai accueilli la présence
 la pensée de toi m'éteint.
 Trois pas de plus et le soleil s'éteint
 et ton absence est là.
 Quand j'aperçois l'endroit exact
 où l'on s'est retrouvés
 et si vite perdus,
 longtemps perdus de vue,
 perdus de vie trop vite,
 en moi la lumière s'endeuille.
 Un vide chaque jour se creuse.
 Pourquoi si tôt partir ?
 Brilles-tu quelque part et je ne le sais pas ?



Orphelin des sphères



EMMANUEL BERLAND

On a détruit tes ruches
le miel s'est renversé
et les abeilles se sont envolées
des campagnes

Orphelin des sphères inhabitées

il vaut mieux quitter le vieux pays

Il vaut mieux partir dans un chemin creux
sous un ciel parallèle aux routes, vers une plage
qui s'émerveille de tout
ce qu'elle reflète

Au-delà de ce que pouvait imaginer
l'autre rive
du fleuve blanc
tu reviendras plus aimé
les vagues auront pitié de ton destin
les fleurs seront de plus en plus hautes

Peu à peu, nous sortirons de ton sommeil...
la pluie gratte au seuil, le vin est dans la coupe,
tout s'apaise

- toi qui as mis une famille en terre
orphelin des sphères inhabitées -

tu reviens plus léger

<http://www.helices.fr/>



MARIE-CHRISTINE ESCALIER

Et puis ? Et puis il y a ces moments où tout
rentre dans l'œil sans grumeaux. Le jaune canari
d'une robe d'été, le bleu d'un sourire rêveur, des
menottes endormies dans l'odeur de l'amaryllis
et de l'ambre quand le bruit des voitures cède
la place au cri ascensionnel des hirondelles.
Alors, sur chaque bouche croisée coule la fraîche
odeur du soleil concassé, et les bras nus respirent
l'accolade. Il fait si bon les soirs où les vêtements
s'allègent, où les corps se retrouvent sans
obstacle dans leur simple chaleur animale. Nous
nous aimons soudain comme un torrent sa pente.

Nos corps ont toujours su se reconnaître à l'orée
des chaleurs. Attraction répulsion, nos corps
sont magnétiques. Ils vibrent dans l'air du soir,
ils palpitent, ils émettent. Corps signalétiques,
corps phares. Pourtant, nous leur avons appris
la santé, et l'hygiène, et l'amour. Appris la
jouissance et la frustration. Nos corps se sont
éteints, vaincus par tant de vérités supérieures.
Ils se sont tus, ne sachant plus ni faim ni soif,
abandonnés aux besoins qu'on leur prête.

Mais les voilà ramassés sur eux-mêmes comme
un gros soleil bourdonnant. Aux premières
tiédeurs ils s'ouvrent bras en croix en parades
nuptiales, vibrionnant et rétractiles lorsqu'ils
happent l'humeur au gré du vent. Ils retrouvent
leur vie souterraine d'organismes ductiles dans
l'empathie du derme et des odeurs. Dauphins
ou corps défaits, qu'importe puisqu'ils percent
la nuit qui crépite et l'antre des océans.
Ils nagent l'un vers l'autre au seul écho du sang.
Globes sans regard.

La femme sans barbe

PAUL DESALMAND

S chopenhauer contre un match de foot – Arthur Schopenhauer est vraiment un grand de la philosophie. Nietzsche et Freud en émanent. Hier soir, j'ai préféré le lire plutôt que de regarder la deuxième mi-temps de l'équipe de France de foot sous la férule de son nouvel entraîneur. Et j'ai continué ce matin plutôt que d'aller faire ma promenade. Sa thèse globale sur le vouloir-vivre, principe fondamental qui anime toute la nature, l'homme y compris, est séduisante. Mais elle le conduit parfois à des conclusions qui surprennent. J'ai arrêté ma lecture du matin sur celle-ci (*Le Monde comme volonté et comme représentation*, « Supplément au livre premier », chapitre « De la téléologie », Puf, 2006, p. 1059). Je résume l'exposé. Notre visage s'altère de différentes manières sous l'effet de l'émotion, ce qui peut nous nuire dans la relation à autrui. La nature, dans son souci d'efficacité, afin de nous préserver, nous a munis de la barbe qui permet de masquer ces altérations. La femme n'en a pas été pourvue « car en elle la dissimulation et la maîtrise de soi-même, "la contenance" sont innées. »



UTAMARO, FEMME SE POUSSANT LE COU / WIKIMEDIA COMMONS

APPELS À TEXTES

● Je coordonnerai les textes du prochain numéro (parution le 15 novembre). Le thème principal en sera un changement de conditions pénibles en victoire sur l'adversité, mais cela peut être aussi un billet de mauvaise humeur, ou encore, tout sujet *ad lib*. Entre 500 et 2 000 signes.

Merci de m'envoyer vos textes à : azeraphim@aol.com

Marc Albert-Levin

● Paul Desalmand envisage de prendre en charge, d'ici quelques mois, un dossier sur le thème ÉCRIRE EN FRANÇAIS. Pensez, dès maintenant à des contributions possibles. Entre 500 et 2 000 signes, pas plus de 3 000. Vous pouvez lui envoyer vos textes dès à présent à : pablodesal@orange.fr



BULLETIN D'ABONNEMENT à retourner à : Jean-Baptiste Féline : (La Lucarne des Écrivains), 27 rue des Bluets, 75011 Paris. jbfeline2000@yahoo.fr (pour toute question relative aux abonnements).

Nom : Prénom :

Adresse :

Ville : Code postal :

Tél. : Courriel :

Je m'abonne pour un an à *La Gazette*, soit 25 €.

Je m'abonne pour un an à *La Gazette + cotisation*, soit 30 € (déjà adhérents à l'Association).

Abonnement papier Abonnement Internet Abonnement papier + Internet

Ci-joint un chèque de libellé à l'ordre de **La Lucarne des Écrivains**.

ISSN 2101-5201

La Gazette de La Lucarne

mensuel de La Lucarne des Écrivains

Rédaction et administration :

115 rue de L'Ourcq, 75019 Paris

lalucarnedesecrivains@gmail.com

Directeur de la publication : Arnel Louis.

Coordination du numéro : Jean-Baptiste Féline.

Maquettiste : Emmanuelle Sellal..

Ma pause Autogrill

JEAN-BAPTISTE FÉLINE

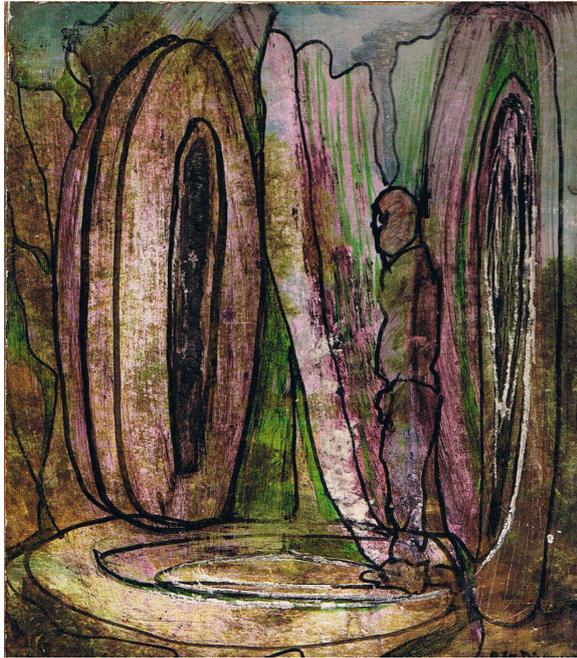
Sur la route pour rencontrer Dieu, je me suis arrêté pour pisser. Et j'ai compris. J'ai compris que ce qui nous tue, aujourd'hui, est une idée impropre de la possession. Je m'explique. C'était au mois d'août dernier, sur une aire d'autoroute. J'étais avec un groupe de jeunes chrétiens en direction de Madrid pour les Journées mondiales de la jeunesse. Pris d'un besoin pressant après des heures de car, je vais dans les toilettes d'un Autogrill. Au-dessus des pissotières, des publicités pour un site particulier de l'entreprise sont affichées : *ma-pause-autogrill.com*. Première réflexion de ma part : ça y est, ils ont trouvé un moyen de vous asséner un message publicitaire à quelques centimètres des yeux pendant les rares secondes de votre

vie où vous pensiez être tranquilles. Comme nous n'arrêtons pas le progrès, il y a gros à parier que, bientôt, des messages flasheront au fond des cuvettes à la première goutte d'urine et des réclames hurleront au moindre lâcher de crotte. En attendant ce bond supplémentaire de notre société dans la modernité, j'ai eu tout le loisir d'analyser cette publicité et d'affiner cette seconde réflexion : la formule est stupide. Oui, qu'elle est stupide, cette formule publicitaire ! Et qu'elle est répandue aussi ! *Mes* courses Casino, *mes* courses sur Internet, *mon* showroom, *mon* iPad, *mon* mur facebook... bref, *mes* petites occupations et possessions qui meublent *ma* petite vie, sans oublier *mes* amis, *mes* amours et *mes* emmerdes.

Il est souvent admis que nous ne possédons pas nos vies, dans le sens où nous ne maîtrisons pas l'essentiel : notre naissance, notre mort, la providence d'une rencontre qui change notre vie.

Mais qui peut même prétendre avoir *sa* pause Autogrill ? Et qu'est-ce que c'est que de posséder une pause Autogrill ? Sur l'autoroute comme sur

nos chemins de vies, nous avançons en fonction du trafic, de ce que nous traînons comme bagages, et nous faisons des pauses pour prendre un café quand le besoin s'en fait sentir, Autogrill ou pas. Ne mettons pas le possessif à toutes les sauces. Et s'il convient de ne pas diaboliser la possession, il faut se poser la question suivante : que souhaitons-nous posséder en priorité ? Un écran plat ou une vie en relief ? Autrement dit, pendant que les vendeurs caressent *nos* numbrils pour nous faire ouvrir *nos* chéquiers, qu'en est-il



PATRICK LE DIVENAH

de *notre* salut ? Débarrassons-nous mentalement du superflu, de tous ces possessifs qui nous enferment ; affirmons que telle page Internet n'est pas *ma* page ou *mon* blog (ce qui serait d'ailleurs respectueux de la propriété de l'hébergeur), que tel gadget n'est qu'un gadget qui ne *me* définit pas (contrairement à ces pubs d'Apple où des silhouettes entièrement noires mettaient en valeur l'objet roi : l'iPod blanc)... Mais réapproprions-nous ces choses essentielles : *ma* joie, *ma* capacité d'aimer, *mon* espoir. Ne traversons pas la vie comme si nous marchions dans la nuit : une lumière nous guide. Et si, malgré cette lumière, il existe encore parmi vous des angoissés de la dernière heure, Mister Croc' a trouvé le slogan ultime : *mon enterrement moins cher*. Ce n'est pas une blague, et ce site Internet français ne s'arrête pas là ; il cite Jean de La Fontaine : « La mort ne surprend pas le sage : il est toujours prêt à partir. » Partir, oui, quelle bonne idée ! Il est temps pour moi de reboutonner *ma* braguette et de quitter les toilettes.